

Pierre Repond

L'Évadé d'Amniota

Histoire courte

C'était le matin, enfin je crois.

Au-dehors, on s'affairait à une cadence inhabituelle, frénétique. Il se tramait de drôles de choses, je le pressentais. De ma geôle, je ne percevais rien de précis. Les sons filtrés par les cloisons épaisses ne me parvenaient qu'en amas ouatés de bruits informes. J'en avais l'habitude pourtant... des mois que ça durait. Ce jour-là cependant, il fallait que j'en sache plus.

J'approchai un œil de la minuscule porte de ma cellule. Une faible lueur vint chatouiller ma paupière. C'était bon de sentir le souffle clair de la liberté sur ma peau. De l'autre côté, l'excitation grandissait encore. Avec un peu de chance, si je sortais maintenant, personne ne me remarquerait. L'effervescence paniquée que je percevais couvrirait aisément mon évasion. Dans le plus grand silence, j'appuyai délicatement sur la porte. J'avais essayé à plusieurs reprises ces derniers jours, sans succès. Mais cette fois, elle semblait ramollie comme lasse de mes insistances à tenter de la franchir. Le barrage se fissurait et sauf moi qui allais m'y engouffrer tel l'impétueux torrent de la révolte, personne ne semblait y prêter la moindre attention.

J'avancais vers ma nouvelle vie avec la plus grande prudence. Rien ne devait compromettre mon échappée. Aujourd'hui, ce soir, je coucherais dans un lit, un vrai. J'aurais enfin coupé le lien, brisé la chaîne qui m'empêchait d'exister. Je revêtirais de blanc ce corps lavé qu'on avait gardé nu dans la moiteur de ma tôle. J'aurais un nom, je serais quelqu'un, un homme fier et fort. Un homme à qui on ne la fait pas, à qui on ne la fait plus.

Engaillardi par mes rêves de conquête, je glissai soudain d'une traite jusqu'au bord du dédale. J'avais trouvé la sortie du labyrinthe, mais je m'en rendis compte trop tard, il me manquait les ailes. Je freinai subitement et de toutes mes forces. Peine perdue! Le tunnel se refermait derrière moi et me poussait vers la lumière toujours plus forte. Je m'agrippai aux parois, mes

doigts n'avaient aucune prise. C'était absurde. On éjectait le prisonnier de sa prison. Il ne pouvait y avoir à cela qu'une seule raison : la sentence. On m'avait berné, piégé, honteusement manipulé. Je filais droit vers mes bourreaux et, pensée amère : comme un bleu, j'avais tout fait pour cela.

Mon crâne presque chauve sentit d'un seul coup le froid pétrifiant de la salle de torture. Des cris effroyables de femme me scièrent les tympans encore engourdis. On ne chôrait pas ici. Les suppliciés défilaient en un sordide cortège. Et bien, puisqu'il fallait mourir, je mourrais donc en guerrier. Dressé face à la barbarie, je serai digne et fort. Ils n'auront rien de moi, pas un cri, pas une larme. En un instant, un inquiétant silence étouffa les lieux comme une nuit muette aurait jeté son voile mat sur la terre.

Mes yeux encore humides percevaient mal ce nouveau monde. Je n'étais pas tranquille. Des ombres sans forme tournaient autour de moi et brisaient les rais de lumière que laissait entrer une haute fenêtre verte. Je dis verte, parce que ça fait joli dans le paysage. À dire vrai, je ne percevais pas les couleurs, ni grand-chose du reste. J'avais beau cligner, un voile cornéen embrumait toutes mes tentatives d'y voir mieux. Le peu de clarté qui parvenait à franchir le portique étriqué de mes iris fut soudain enrayé par une masse en mouvement vive et immense.

La peur me prit les tripes pour en faire un tricot de mailles serrées qui me tiendrait chaud jusqu'à la fin de mes jours. Je me demandais bien d'ailleurs si je ne verrais jamais un autre jour.

En une seconde, tout s'obscurcit. Je perdis mes maigres repères. Où avais-je la tête? Je n'en savais rien. Je balançais si fort, les pieds engourdis et les chevilles au bord de la dislocation. Je ne disais rien pourtant. « Je suis fort, on ne me la fait pas à moi! » Moins j'en disais, plus on me secouait. Je tenais bon. Mon dernier quatre-heures rebroussait chemin, mais je tenais bon. « Je suis fort, je suis plus fort que toi, gros tas. »

Le bourreau m'avait-il entendu?

Cette question n'avait pas fait la moitié de la route dans mon cerveau plaqué à mon crâne que ce monstre me frappa le fessier sans retenue, sans vergogne non plus. Le choc, la douleur, ma tête rouge de pression, je criai : « Assassin, tortionnaire, voyou...! » Je vous passe le reste du vocabulaire sorti à ce moment-là de mes gencives qui s'éloignaient l'une de l'autre pour la première fois. Ça a dû l'impressionner. Il a dû faire dans son caleçon, ce héros.

Mais un silence gris d'avant la tempête me prit en étau. La vengeance se préparait.

Mon corps tendu prêt à recevoir le châtement, je craquai en longues larmes quand on me remit à l'endroit et que, tout en douceur, on me reposa dans le creux chaud des seins d'une femme. « Ouais, je sais, on ne me la fait pas à moi ! Quand même, ils devraient prévenir les innocents que le monde peut être si doux... au premier jour de la vie .»

— Fin —